

La conduite de la guerre des Mamelouks au cours de leurs affrontements majeurs face aux Mongols (XIII^e-XIV^e siècles)

MehdiBERRIAH

Résumé

L'armée mamelouke fut l'une des armées les plus puissantes du Proche-Orient au cours des XIII^e et XIV^e siècles. En un peu plus d'un demi-siècle, elle réussit à mettre un terme aux États latins d'Orient, à affaiblir le royaume d'Arménie-Cilicie, à soumettre le royaume de Nubie et, surtout, à arrêter les invasions mongoles. Ce dernier exploit est, en partie, à l'origine du prestige et de la réputation militaire des Mamelouks. Ces succès militaires face aux Mongols ilkhanides, l'une des meilleures armées à cette époque, ne peuvent s'expliquer seulement par la mise en place d'une stratégie défensive efficace. À partir des sources narratives et didactiques arabes, cette contribution tente de faire la lumière sur la conduite de la guerre de l'armée mamelouke lors de ses affrontements face aux Mongols ilkhanides au cours des XIII^e et XIV^e siècles.

La notoriété des Mamelouks¹ vient, en grande partie, de leur réputation de guerriers redoutables et de leurs succès militaires. Chose à la fois paradoxale et étonnante, les études sur ce que l'on peut appeler «les questions militaires mameloukes» n'occupent qu'une place secondaire dans l'historiographie mamelouke. David Ayalon, le pionnier des études sur le phénomène mamelouk, a travaillé sur la place de la guerre chez les Mamelouks s'intéressant davantage aux structures de l'armée qu'au combat². Depuis une trentaine d'années, plusieurs chercheurs s'intéressent aux questions militaires mameloukes à l'instar de Robert Irwin, Peter Thorau, John M. Smith, Reuven Amitai, Amalia Levanoni, Kate Raphael ou

encore David Nicolle, contribuant à enrichir l'historiographie militaire des Mamelouks³ et à créer de vifs débats⁴. Force est de constater que de nombreux travaux et débats historiographiques portent sur le conflit ayant opposé les Mamelouks aux Mongols ilkhanides, ceci s'expliquant, en grande partie, par le fait que ces derniers représentèrent, et de loin, la plus grande menace militaire pour le sultanat mamelouk au cours des XIII^e et XIV^e siècles.

Par leur puissance militaire et leur politique de terreur, les Mongols bâtirent le plus grand empire territorial n'ayant jamais existé dans le monde médiéval s'étendant de la Corée à la Hongrie actuelle au nord, jusqu'à l'Euphrate au sud, en passant par la Chine, l'Asie Centrale, l'Asie Mineure et le Moyen-Orient. Lorsqu'ils arrivèrent en Syrie en 1260, à proximité du sultanat mamelouk, rien ne semblait prédire que les Mongols avaient atteint la limite la plus occidentale de leur empire au Proche-Orient. Et pour cause, depuis que Temüdjin, plus connu sous le nom de Gengis Khan⁵, réussit à unifier les diverses tribus turco-mongoles des steppes d'Asie centrale et à s'imposer comme chef, les armées mongoles furent considérées comme invincibles.

En 1215, Pékin, capitale de la dynastie des Jin, est la première victime des Mongols. La ville est prise, pillée et incendiée. Quatre ans plus tard, en septembre 1219, Gengis Khan se tourne cette fois-ci vers l'ouest et attaque les territoires de la dynastie turque des Khwarezm Shah⁶. Sa campagne, ponctuée par de terribles massacres, le conduisit jusqu'au nord-ouest de l'Inde en 1222. La conquête du Khwarezm fut achevée en 1224. À la mort de Gengis Khan en 1227, l'empire mongol contrôlait alors une bande de terres qui s'étendait de la mer Caspienne à la mer de Chine. Durant les trente années qui suivirent, les trois successeurs de Gengis Khan montrèrent leurs talents de diplomate et de chefs de guerre. Ils complétèrent les conquêtes de la Chine, de l'Asie centrale, du Moyen-Orient, de l'Anatolie, de la Syrie et atteignirent l'Europe orientale. En 1229, soit deux ans après la mort de Gengis Khan, son troisième fils Ögödey lui succéda. C'est sous son règne, entre 1236 et 1242, que se déroula la grande campagne d'Europe. Les armées des principautés russes, polonaises et hongroises furent balayées et

les Mongols poussèrent leur marche jusqu'en Valachie, en Hongrie et même en Serbie⁷. Leurs troupes se retirèrent, mais ne cessèrent de razzier l'Europe centrale. En 1251, Möngke, petit-fils de Gengis Khan, devint à son tour Grand Khan des Mongols. Il chargea son frère Hulagu⁸, en 1253, de conquérir les territoires situés à l'ouest de l'Empire mongol, mission que ce dernier accomplit avec succès. Il détruisit le repère de la secte des Assassins perché sur le mont Alamut et réputé imprenable, mais surtout, il mit fin, en février 1258, au califat abbasside de Bagdad en ravageant la ville et en faisant mettre à mort le calife al-Musta'şim⁹. Un an plus tard, les troupes de Hulagu traversèrent l'Euphrate et envahirent la région de la grande Syrie en seulement quelques mois, arrivant ainsi à proximité du sultanat mamelouk qui n'existait que depuis une décennie en Égypte¹⁰.

La guerre contre les Mongols

Cependant, en 1260, un événement inattendu et d'une importance majeure se produisit : contre toute attente, des soldats esclaves usurpèrent le pouvoir à leurs maîtres ayyoubides et, connus sous le nom de Mamelouks, battirent l'armée mongole à 'Ayn Jālūt, une vallée située en Palestine. Cette victoire sur les Mongols, en plus de légitimer le pouvoir des Mamelouks, fut d'une importance capitale pour le monde musulman. C'est à partir de cette date, et pour plus de deux siècles et demi, que l'étendard de l'Islam en Orient, après avoir été menacé de tomber, fut porté par une dynastie de sultans d'origine servile que l'on appelle les Mamelouks et qui régna pendant plus de deux siècles et demi¹¹.

La bataille de 'Ayn Jālūt fut le début d'une longue série d'affrontements que se livrèrent Mamelouks et Mongols au cours d'une guerre qui dura un peu plus de soixante ans (1260-1324). Pendant cette guerre, Mamelouks et Mongols ilkhanides s'affrontèrent à six reprises au cours de combats majeurs : 'Ayn Jālūt en septembre 1260, Abulustayn en avril 1277, Homs en octobre 1281, Wādī al-Khāzindār en décembre 1299 et enfin, la bataille de Shaqḥab en avril 1303 (appelée aussi celle de Marj al-Şuffar ou encore la troisième bataille de Homs). Bien que la bataille de Homs de décembre

1260 ait eu un enjeu important avec la nouvelle tentative des Mongols de conquérir la Syrie, elle ne peut être considérée comme un affrontement aussi majeur que les autres en raison du faible effectif rassemblé par les deux armées¹². Sur ces six batailles, les Mamelouks n'ont concédé qu'une défaite¹³. Ces victoires mameloukes constituèrent des succès militaires sans précédent face aux Mongols qui représentaient, de loin, la première puissance militaire du monde médiéval. Bien que la stratégie défensive adoptée par les Mamelouks ait rendu difficile toute tentative de conquête des territoires de Syrie par les Mongols¹⁴, les raisons de ces victoires mameloukes sont à chercher ailleurs. Pour ce faire, il faut nous approcher du terrain, là où eut lieu le combat.

Le nombre de victoires des Mamelouks face aux Mongols (cinq victoires contre une) montre une supériorité militaire des premiers sur le champ de bataille, bien que d'autres paramètres doivent être pris en compte¹⁵. Ceci nous amène à nous poser certaines questions (auxquelles plusieurs chercheurs ont tenté d'apporter des réponses) quant aux facteurs pouvant expliquer cette efficacité militaire des Mamelouks face aux Mongols. Est-ce que les Mamelouks conduisaient la guerre d'une manière spécifique contre les Mongols? Est-ce que les tactiques utilisées étaient pensées et adaptées selon les particularités militaires de ces derniers? D'une manière générale, quelles étaient la ou les procédures tactiques ayant permis aux Mamelouks d'être victorieux, à plusieurs reprises, des Mongols et quelles étaient leurs caractéristiques?

Pour tenter d'y répondre, nous disposons d'un corpus à la fois large et varié. L'époque mamelouke est riche en sources littéraires présentées sous la forme de chroniques historiques, d'encyclopédies, d'ouvrages géographiques, de dictionnaires biographiques ou encore de traités de guerre et de *furūsiyya*¹⁶. Certains historiens vont jusqu'à avancer que ces sources sont même supérieures à celles d'autres territoires musulmans, en matière de richesse, de variété et de précision¹⁷. Comme le fait bien remarquer David Ayalon, «la coexistence de chroniques excellentes avec une littérature encyclopédique, géographico-topographique et des dictionnaires biographiques qui distingue cette période est une chose très rare

qui facilite grandement la tâche de celui qui étudie cette période¹⁸». Bien que le domaine militaire soit un élément dominant dans les chroniques mameloukes, il demeure néanmoins assez inexploité¹⁹.

Les récits des chroniques d'auteurs témoins de l'évènement ou occupant des postes proches du pouvoir leur permettant d'avoir accès à des informations importantes sont plus que primordiaux. La consultation de traités de guerre et de *furūsiyya* s'est avérée elle aussi indispensable. La plupart des éléments d'information qu'apportent ces sources didactiques sont précieux et parfois même uniques en leur genre. Il est important de souligner que ces traités de guerre et de *furūsiyya* ont souvent été négligés dans la réalisation de travaux portant sur les questions militaires du monde musulman médiéval. Comment vouloir analyser et comprendre les tactiques et techniques de combats d'une armée sans lire de manière attentive et analyser de façon rigoureuse des traités dédiés à cette question ? Plusieurs raisons peuvent expliquer la « mise à l'écart » de ces sources didactiques. La plupart sont encore à l'état de manuscrits fragmentés, éparpillés et conservés dans différentes bibliothèques, ce qui rend leur analyse complexe²⁰. La technicité de la langue utilisée peut, elle aussi, poser quelques problèmes de compréhension. Néanmoins, leur dépouillement, avec celui des sources narratives, reste nécessaire pour l'étude du fait militaire musulman médiéval et en particulier pour la période mamelouke.

C'est donc en se basant sur des informations tirées d'un corpus mêlant à la fois sources narratives et didactiques arabes que nous allons analyser la façon utilisée par les Mamelouks pour combattre les Mongols ilkhanides lors des grandes batailles les ayant opposés au cours des XIII^e et XIV^e siècles.

Une position attentiste et défensive

Après lecture des sources narratives, nous constatons que, dans la majorité de leurs affrontements face aux Mongols, les Mamelouks subissent la première attaque. Hormis celles de Wādī al-Khāzindār en 1299 et de Homs en 1261, les Mongols ont toujours pris l'initiative d'attaquer les Mamelouks. L'une des raisons pouvant expliquer ce phénomène semble avoir été la supériorité numérique des

Mongols ilkhanides. L'initiative, principe stratégique militaire bien connu, « commande de ne pas attendre l'action de l'ennemi, mais d'anticiper sur lui de manière à lui ôter sa liberté d'action et à le contraindre à subir notre volonté²¹ ». C'est exactement cette ligne de conduite qu'a tenté de suivre l'armée mongole à 'Ayn Jālūt (1260), à Abulustayn (1277), à Homs (1281) ainsi qu'à Shaqḥab (1303). Néanmoins, lorsqu'une armée prend l'initiative d'attaquer, il faut qu'elle réussisse à la conserver, chose que les Mongols n'ont jamais réussi à faire face aux Mamelouks.

Les sources nous renseignent bien sur l'effectif des Mongols ayant pris part aux affrontements face aux Mamelouks. Certaines mentionnent des chiffres qu'il faut prendre avec précaution du fait de leur exagération et de leur caractère irréaliste²². David Morgan considère que les armées mongoles ont été moins importantes que ne le rapportent les chroniques²³. Néanmoins, plusieurs témoins ayant participé à la lutte contre les Mongols, à l'instar du savant hanbalite Ibn Taymiyya (mort en 1328), attestent bien de leur « multitude²⁴ ». En comparant les effectifs cités par les auteurs témoins des affrontements contre les Mongols, il est possible d'en faire une estimation moyenne. Pour les batailles ayant réuni les plus grands effectifs à savoir, celles de Homs (1281), de Wādī al-Khāzindār (1299) et de Shaqḥab (1303), l'armée mongole semble avoir disposé de 80 000 à 120 000 hommes. Cette moyenne peut paraître exagérée, mais il semble admis que même après s'être installés dans la moitié du XIII^e siècle dans les territoires conquis, notamment ceux du Moyen-Orient, les Mongols combattaient comme le faisaient les armées de Gengis Khan, c'est-à-dire tous ensemble en un seul bloc. Dans son manuel de guerre, *Tafriḥ al-kurūb fī tadbīr al-ḥurūb* (*La dissipation du chagrin et de la tristesse dans la conduite des guerres*), Muḥammad al-Rashīdī²⁵, auteur originaire de Syrie et ayant vécu entre les XIV^e et XV^e siècles, affirme que les Mongols « avaient pour habitude d'être un peuple uni en un seul escadron (*kurdūs*) pour engager la lutte contre l'ennemi et empêcher à aucun d'entre les leurs de fuir et de battre en retraite. Cela explique leur courage et leur résolution [dans la guerre] dont ils firent preuve et que l'on ne retrouve chez aucun autre peuple²⁶ ». Jusqu'au début du XIV^e siècle,

chaque homme jusqu'à l'âge de soixante ans environ constituait un soldat mobilisable pour partir en campagne²⁷. Comme le rapporte Ibn Faḍl al 'Umarī (m. 1384), l'inscription de vingt à trente tumens (soit 200 000 à 300 000 hommes) dans le registre de l'armée ilkhanide paraît correspondre au nombre d'hommes adultes potentiellement mobilisables dans cette même armée pour cette époque²⁸. Lorsque Hulagu conquiert le Moyen-Orient au milieu du XIII^e siècle, il disposait déjà de pas moins de vingt-deux tumens, sans compter les forces auxiliaires arméniennes et géorgiennes pouvant constituer un tumen supplémentaire²⁹. D'autres chercheurs préfèrent évoquer une armée de 170 000 hommes³⁰. Bien que l'élément mongol ait été prédominant dans l'armée ilkhanide, cette dernière comprenait aussi des contingents fournis par ses alliés Arméniens, Géorgiens, Turcs seldjoukides et parfois même Francs³¹.

En ce qui concerne les Mamelouks, la chose est tout autre, puisque nous ne trouvons que peu d'informations relatives à leurs effectifs militaires. D. Ayalon a abordé cette question des effectifs de l'armée d'Égypte sous le règne du sultan al-Nāṣir et considère qu'al-Maqrīzī (m. 1442) est la source qui donne «une impression plus authentique³²» en évoquant le nombre de 80 000³³. À cela, il faudrait ajouter les unités et garnisons présentes en Syrie ainsi que les forces auxiliaires pour obtenir une estimation de l'effectif total³⁴. Faisons remarquer au passage que ce nombre de 24 000 hommes qui compose l'armée mamelouke sous Baybars (m. 1277) est rapporté par un auteur trop tardif pour la période et qu'il doit être pris avec précaution. Ibn Shaddād (m. 1285), qui fut au service du sultan Baybars, évoque quant à lui une armée mamelouke d'Égypte forte de 30 000 cavaliers³⁵. Le théologien al-Dhahabī (m. 1348) affirme qu'à la bataille de Wādī al-Khāzindār en 1299, les Mamelouks étaient un peu plus de 20 000 face à des Mongols trois fois plus nombreux³⁶. Bien plus tardif, Ibn Shāhīn (m. 1468) dans son *Zubdat Kashf al-Mamālik* mentionne une armée de 60 000 hommes à une époque qui semble correspondre aux XIV^e-XV^e siècles³⁷. Toutefois, ce dernier chiffre est trop exagéré. Pour la période allant du milieu du XIII^e siècle au début du XIV^e siècle, l'hypothèse d'une armée mamelouke forte de 50 000 hommes, sans les forces auxiliaires,

ne semble pas avoir été chose impossible. Dans tous les cas, les Mongols ont toujours été plus nombreux que les Mamelouks, sauf probablement à 'Ayn Jālūt où il semblerait que ces derniers aient bénéficié d'une légère supériorité numérique. Il existe un débat sur la question³⁸.

À partir de certains manuels de guerre musulmans, on peut constater que la tradition militaire musulmane préconise l'initiative de l'attaque seulement dans certains cas bien précis. Dans son *Mukhtaṣar fī siyāsat al-ḥurūb* (*L'abrégé concernant la conduite des guerres*), al-Harṯamī, homme de guerre expérimenté du X^e siècle, déconseille d'attaquer une armée ennemie en supériorité numérique à moins qu'une faiblesse chez ses soldats ou une faille dans son dispositif ait été repérée³⁹. En outre, il insiste sur le fait que l'armée doit économiser ses forces et, par conséquent, éviter à tout prix de fatiguer les chevaux dans des escarmouches avant l'attaque générale, excepté si elles se déroulent sur un terrain à la fois dur et plat⁴⁰. Muḥammad al-Rashīdī consacre un chapitre sur le moment opportun pour rencontrer l'ennemi. Dans la situation où l'armée musulmane serait plus puissante que celle ennemie, il faut qu'elle profite de l'occasion et prenne l'initiative d'attaquer⁴¹. Dans le cas contraire, il est nécessaire d'utiliser ruses et stratagèmes et « et de ne pas se porter au-devant de l'ennemi⁴² ».

Dans la quasi-totalité de leurs affrontements majeurs face aux Mongols, les Mamelouks ont opté pour une position défensive. Les Mongols, d'une part supérieurs en nombre et, d'autre part, poussés par leur idéologie impérialiste de conquête du monde, se devaient dans tous les cas d'attaquer le sultanat mamelouk considéré comme un État rebelle⁴³. Cependant, ils n'ont jamais réussi à conserver face aux Mamelouks l'avantage que leur procurait l'initiative de l'attaque. Pour conserver cet avantage, il fallait que l'armée qui engageait en premier le combat possède à la fois une puissance suffisante pour soutenir tous les types de manœuvres qui devaient enlever toutes possibilités à l'ennemi d'attaquer par la suite⁴⁴. Hormis à 'Ayn Jālūt (1260), les Mongols bénéficièrent incontestablement d'une supériorité numérique qui aurait dû leur permettre de maintenir et de soutenir l'initiative de leurs attaques sans que celle-ci ne

perde en intensité. Bien que subissant le premier choc, une armée pouvait reprendre à son compte l'initiative en résistant fermement à l'attaque de l'ennemi, chose que les Mamelouks ont réussi à faire au cours de leurs affrontements contre les Mongols.

Absorption du choc

En analysant et en comparant le déroulement des grandes batailles entre les Mamelouks et les Mongols, on peut constater qu'à 'Ayn Jālūt (1260), à Abulustayn (1277), à Homs (1281) et à Shaqḥab (1303), l'armée mamelouke a réussi à absorber la charge des Mongols menée contre l'un de ses flancs avec plus ou moins de difficultés. Cette phase d'absorption consistait à encaisser le choc et la puissance de la charge que l'armée adverse lançait au début de la bataille. Certes risquée et difficile à mettre en pratique, elle pouvait s'avérer très efficace pour les armées, dont la conduite de guerre était basée sur la défensive.

Absorber la charge ennemie reposait à la fois sur une rapidité de mouvement, une bonne cohésion entre les différents corps de l'armée, mais surtout, une extrême solidité défensive de la part des hommes composant la partie qui subissait l'attaque. Avant le choc, il est certain que les soldats mamelouks utilisèrent, dans un premier temps, leurs archers en bombardant de flèches les cavaliers mongols arrivés à portée de tir, puis lancèrent leurs lances une fois que ces derniers se soient rapprochés. Ce bombardement avait pour but d'atténuer la puissance de la charge et par conséquent, du choc.

Pendant le choc entre les deux armées et au plus fort de la mêlée, tout se jouait dans le combat au corps-à-corps, domaine dans lequel les Mamelouks semblent avoir été supérieurs aux Mongols. Le premier élément corroborant cette hypothèse est le nombre de fois que les Mamelouks ont vaincu les Mongols, quasiment à chaque fois plus nombreux, au cours de raids dans les zones frontalières du sultanat. Dès le début du conflit en 1260 jusqu'à sa fin en 1324, les sources ne mentionnent pas, à notre connaissance, plus de cinq défaites des Mamelouks dans ce type de combat. Les qualités de combat au corps-à-corps des guerriers mamelouks sont en grande partie le résultat de la rude formation militaire qu'ils

suivaient une fois arrivés au Caire. Avec tout type d'armes (épée, lance, arc, masse d'arme), aussi bien à cheval qu'à pied, les jeunes mamelouks développaient pendant des années, sous la supervision de maîtres d'armes, leurs aptitudes au combat qui en faisait, à la fin de leur formation, des guerriers redoutables. Après ces années d'entraînement, les soldats mamelouks étaient dotés d'une grande force physique ; certains étaient capables de traverser un cours d'eau tout en portant leur armure, d'autres encore réussissaient à fendre une pastèque avec leurs mains ou à transpercer un coing avec un doigt⁴⁵. En plus, la différence de taille et de puissance entre les chevaux des Mamelouks et ceux des Mongols semble, elle aussi, avoir joué en faveur des premiers. Bien que le cheval mongol fût réputé comme étant robuste, les chevaux arabes, barbes ou turcomans des Mamelouks étaient plus grands, plus puissants et plus endurants du fait de leur capacité à supporter un cavalier combattant avec un lourd équipement⁴⁶.

Pendant la bataille, les Mamelouks, subirent d'un côté les attaques mongoles, de l'autre, économisèrent leurs forces en absorbant la charge qui, elle, au contraire, demanda aux Mongols une dépense considérable de leurs unités. Cette phase convenait tout à fait à l'armée mamelouke qui réduite et limitée en effectif devait à tout prix éviter de gaspiller ses forces face à un ennemi qui, lui, en possédait beaucoup plus.

Entre les XII^e et XIV^e siècles, les armées seldjoukide, ayyoubide et mamelouke, pratiquèrent une tactique permettant d'éviter une charge ennemie ; celle de la fausse ouverture⁴⁷. Celle-ci consistait à ouvrir au dernier moment un passage à l'ennemi lorsque celui chargeait pour mieux l'encercler par la suite et le neutraliser. Une autre variante consistait à simuler la fuite afin d'attirer les forces ennemies effectuant la charge hors du champ de bataille principal. La fausse ouverture fut pratiquée par les armées musulmanes du XI^e siècle qui apprirent, au fil du temps, à s'adapter aux tactiques des armées croisées, notamment celle de la charge frontale⁴⁸. Lors de la bataille d'Inab en 1149, Nūr al-Dīn al-Zankī⁴⁹ l'utilisa contre les croisés et remporta la victoire en partie grâce à celle-ci⁵⁰. En 1167, au cours de la bataille d'al-Bābayn, Shīrkūh⁵¹ allégea son centre

et lui ordonna de se dérober au moment où les chevaliers croisés lanceraient leur charge. Pendant que les chevaliers francs poursuivaient le centre de l'armée de Shīrkūh, ce dernier attaqua le reste de l'armée ennemie avec le gros de ses troupes et les mit en déroute⁵². Mais ce sont les Mamelouks qui l'employèrent avec dextérité et efficacité au cours de leur dernier affrontement contre les Mongols à Shaqhab en 1303. Après avoir contre-attaqué au cours de la bataille, les Mamelouks réussirent à repousser les Mongols sur la montagne Ghabāghib et les encerclèrent. Après les avoir affamés et assoiffés et sachant que les Mongols tenteraient de briser l'encerclement, les Mamelouks décidèrent de leur laisser une issue. Le lendemain à l'aube, les Mongols déferlèrent de la montagne sans rencontrer aucune opposition de la part des Mamelouks, pensant pouvoir rejoindre l'Irak sans encombre. Ce n'est qu'après avoir parcouru une certaine distance que les Mamelouks les attaquèrent sur leurs arrières. Les Mongols trop affaiblis par l'encerclement qu'ils venaient de subir ne pouvaient leur opposer une résistance et furent mis en déroute⁵³.

Si elle arrive à détruire un des flancs du défenseur, l'armée qui prend l'initiative d'attaquer a certes plus de chance de remporter la victoire. Or, s'il n'atteint pas cet objectif, elle doit s'attendre à subir une contre-attaque. Pour des raisons de coordination, de logistique et d'effectif, rares sont les armées médiévales ayant eu la capacité de lancer plusieurs charges puissantes vers le même objectif sans qu'elles soient par la suite épuisées. Dans ce cas, l'armée qui prenait l'initiative d'attaquer se retrouvait contrainte, par épuisement, de faire face par la suite à une contre-attaque de la part de l'adversaire qui avait économisé ses forces.

La phase de stabilisation

L'absorption de la charge est une action très limitée dans le temps. Au moment où les Mongols chargèrent et percutèrent l'armée mamelouke, le compte à rebours commençait. Le flanc attaqué devait résister du mieux possible à la charge, mais ne le pouvait indéfiniment. Au moment où les Mongols chargèrent un des flancs de l'armée mamelouke, les autres parties vinrent en renfort

le soutenir et le stabiliser craignant, s'il cédait, un encerclement de la part des Mongols. En le stabilisant, l'armée mamelouke évitait la destruction ou la fuite de son flanc, ce qui lui permettait de conserver la possibilité de réagir.

Comme on peut le trouver dans certains traités de guerre, le rôle du centre est de soutenir les flancs lorsque ceux-ci sont en difficulté. C'est un procédé que suivirent Baybars lors de la bataille d'Abulustayn de 1277 et Qalāwūn (mort en 1290) à celle de Homs en 1281⁵⁴. Pour al-Harthamī, le centre (*al-qalb*) ne doit en aucun cas bouger sauf pour poursuivre l'ennemi défait ou bien le repousser s'il s'approche⁵⁵. À la toute fin de la bataille de Homs en 1281, les cavaliers de l'aile droite mongole, qui avait réussi à enfoncer l'aile gauche mamelouke, décidèrent de revenir sur le champ de bataille lorsqu'ils furent informés de la défaite du reste de leur armée. Là-bas, ils passèrent devant le sultan Qalāwūn, resté avec son centre composé de seulement quelques centaines de soldats. Bien qu'en plus grand nombre, les Mongols n'attaquèrent pas ; au contraire, ils s'enfuirent et prirent la direction de l'Irak. Les Mongols pensaient-ils que le sultan voulait, avec son centre réduit, les appâter pour que des forces mameloukes cachées fondent sur eux et les encerclent ? L'hypothèse n'est pas à exclure. Néanmoins, les raisons pouvant expliquer cette attitude des Mongols restent encore obscures. Il est important de noter que face à l'arrivée des Mongols, le sultan Qalāwūn ordonna à son centre de garder sa position, de plier les étendards et de cesser de battre les tambours⁵⁶.

Cette phase de stabilisation montre l'unité, la cohésion et la bonne coordination au sein de l'armée mamelouke qui reposent sur deux principaux éléments. Le premier est l'esprit de la *khushdashiyya* (camaraderie), qui n'est autre que le fort lien existant entre les Mamelouks et que ces derniers ont développé au cours de leur vie commune dans leurs casernes depuis leur arrivée en Égypte. Le second est incontestablement la pratique régulière de la *furūsiyya*, en particulier les exercices dit de *mayādīn*. Ces derniers consistaient en des évolutions ou manœuvres de deux groupes de cavaliers lanciers exécutées dans le cadre d'une simulation de combat et devant suivre un tracé de parcours bien déterminé⁵⁷. Ces

parcours, à l'instar de ceux représentés dans le *Tuḥfat al-Mujāhidīn fī l-'amal bi-l-mayādīn*, donnent forme à des figures géométriques diverses qui portent des noms bien précis et que les cavaliers devaient reproduire ensemble⁵⁸. Il est évident que la pratique régulière de ce type d'exercice a permis de créer un certain esprit de corps entre les différentes unités de l'armée mamelouke.

La mauvaise coordination, ajoutée à une réaction lente de la part du reste de l'armée, faisait que le flanc subissant une charge se retrouvait seul face à l'armée adverse. Soit il arrivait à résister et repoussait la charge ennemie, soit il cédait, ce qui entraînait la fuite des soldats et, la plupart du temps, provoquait la défaite. C'est ce qui arriva à Théodore Alyatès lors de la bataille de Mantzikert en 1071⁵⁹. Après avoir stabilisé le flanc attaqué par les Mongols au début de la bataille, l'armée mamelouke passa, comme on va le voir, d'un mode défensif à un offensif en amorçant une contre-attaque.

La contre-attaque

Après leur assaut, les attaquants pouvaient devenir vulnérables en se plaçant eux-mêmes dans une position défavorable, et ce, pour plusieurs raisons : l'épuisement (dû aux pertes de l'attaque), la désorganisation (les lignes d'attaque peuvent avoir été fractionnées par les combats), l'éloignement des bases de départ ou encore la rupture des lignes. Au bon moment, les défenseurs sortaient violemment de leurs positions et stupéfiaient leurs attaquants directement en prenant à leur compte l'initiative de l'attaque. Ce procédé pouvait changer le déroulement d'une bataille ou rompre un siège.

Tel que mentionné précédemment, l'armée qui prenait l'initiative d'attaquer s'exposait à une contre-attaque si elle épuisait ses unités sans parvenir à rompre les lignes ennemies. De plus, il était difficile pour elle de relancer une quelconque attaque du fait de l'épuisement de ses forces lors des premières charges, s'exposant de fait à un grand danger. L'armée mongole épuisait ses forces en attaquant en premier, tandis que l'armée mamelouke économisait une partie des siennes pour mieux lancer un mouvement de contre-attaque qui se caractérisait généralement par un enchaînement de charges venues de l'arrière, s'intensifiant au fur et à mesure que les

Mongols reculaient jusqu'à ce que l'attaque générale soit lancée, suivie de la débâcle et de la poursuite de l'ennemi.

L'exception de Wādī al-Khāzindār

Les Mamelouks concédèrent leur unique défaite face aux Mongols ilkhanides à la bataille de Wādī al-Khāzindār en l'an 1299. C'est au cours de celle-ci que les Mamelouks suivirent une procédure tactique en totale opposition avec celle mise en place lors de leurs affrontements victorieux contre les Mongols. En effet, les Mamelouks prirent l'initiative d'attaquer en chargeant les lignes mongoles. Bien qu'ils aient réussi à enfoncer l'aile droite de l'armée mongole au début de la bataille, les Mamelouks épuisèrent leurs forces qui étaient réduites et inférieures à celles de l'ennemi. Les Mongols, en difficulté, semblent avoir fait intervenir des troupes fraîches restées en retrait et qui réussirent à retourner la situation en lançant une puissante contre-attaque⁶⁰. Au vu des effectifs limités des Mamelouks, la conséquence de cette défaite fut, en plus de la débâcle et de la fuite désastreuse de l'armée, l'occupation d'une grande partie de la Syrie pendant plusieurs mois par les troupes de Ghazan. Les Mamelouks mirent un certain temps avant de pouvoir se réorganiser depuis Le Caire, de lever de nouvelles troupes et de repartir en direction de la Syrie pour reprendre les territoires perdus après le retrait de l'armée mongole⁶¹. D'une certaine manière, à Wādī al-Khāzindār, Mongols et Mamelouks optèrent pour la procédure tactique que leur ennemi avait pour habitude de suivre dans les autres batailles ; généralement, les Mongols prenaient l'initiative d'attaquer tandis que les Mamelouks encaissaient les premières charges avant de contre-attaquer.

Conclusion

Il est évident que, au cours de la majorité des affrontements majeurs face aux Mongols, l'armée mamelouke a suivi une procédure tactique basée sur la défensive et la contre-attaque, et cela, pour plusieurs raisons. La première était la position des Mamelouks en tant que défenseurs face à des Mongols qui, par leur idéologie impérialiste, tentèrent à plusieurs reprises de s'emparer des terri-

toires du sultanat. Ensuite, bien qu'ayant des effectifs limités, les Mamelouks devaient défendre d'autres fronts en même temps ; le littoral syrien contre les Francs, le Nord contre les Arméniens, ces derniers profitant des attaques mongoles contre le sultanat mamelouk pour mener eux aussi des raids.

Face à la supériorité numérique des Mongols, les Mamelouks ont utilisé leurs archers afin d'atténuer au maximum le choc de la première charge. La coordination entre les troupes et les qualités du combattant mamelouk au corps-à-corps semblent avoir été décisives au moment du choc, de l'absorption de la charge mongole et de la stabilisation du flanc attaqué. La diversité, la technicité et la difficulté des exercices de *furūsiyya* que pratiquaient les soldats mamelouks durant leur formation et leurs entraînements, laissent imaginer le haut degré atteint par ces derniers, aussi bien dans la théorie que dans la pratique du combat. Cependant, l'armée mamelouke éprouvait des lacunes dans la position attaquante ; ses effectifs, réduits, ne lui permettaient pas de rompre totalement les lignes mongoles et s'épuisaient rapidement et, par conséquent, l'exposait à une contre-attaque fatale. En somme, une armée qui sait défendre, mais éprouve beaucoup de difficultés à attaquer face à un ennemi supérieur en nombre

On l'aura compris, la procédure tactique des Mamelouks contre les Mongols était une procédure avant tout défensive reposant à la fois sur une solidité défensive de ses soldats, une économie maximale de ses forces dans l'optique de lancer une contre-attaque après que l'ennemi, qui avait pris l'initiative d'attaquer, ait épuisé ses forces. Une contre-attaque qui s'intensifiait au fur et à mesure que l'ennemi reculait et perdait toute capacité de réaction, et cela, jusqu'à l'assaut général et la débâcle totale.

Pendant les XIII^e et XIV^e siècles, les Mamelouks ont dû, en plus des Mongols, combattre d'autres ennemis tels que les Francs et les Arméniens. Ces derniers ne possédaient ni la grande mobilité ni la puissante archerie des cavaliers mongols, et étaient assez limités en matière d'effectifs, même s'il est vrai que les Francs pouvaient recevoir, sporadiquement, de faibles renforts venus de l'Occident

chrétien. La principale force des États latins d'Orient et du royaume d'Arménie-Cilicie résidait dans leur important réseau de forteresses dont la première fonction était certes défensive, mais servaient aussi à concentrer des troupes dans le but de lancer des expéditions. Face à des ennemis qui dépendaient fortement de leur système de fortifications et dont la manière de combattre était totalement différente de celle des Mongols, il serait intéressant d'étudier la stratégie mise en place et les tactiques de guerre pratiquées par l'armée mamlouke tout au long de son conflit contre les Francs et les Arméniens au cours des XIII^e et XIV^e siècles.

Notes

1. Le terme «Mamelouks» est utilisé pour désigner la dynastie ayant gouverné l'Égypte et la Syrie de 1250 à 1517. Le terme «mamelouk» est employé dans son sens premier à savoir, celui d'esclave militaire.
2. Mathieu Eychenne et Abbès Zouache (dir.), *La guerre dans le Proche-Orient médiéval. État de la question, lieux communs, nouvelles approches*, Le Caire, Ifao/Ifpo, 2015, p. 8.
3. John Masson Smith, «'Ayn Jālūt: Mamluk Success or Mongol Failure?», *Harvard Journal of Asiatic Studies* n° 44, 1984, p. 307-345; Smith, «Nomads on Ponies vs Slaves on Horses», *Journal of the American Oriental Society*, vol. 118, n° 1, Jan. - Mar., 1998, p. 54-62; Peter Thorau, «The Battle of 'Ayn Jālūt: a Re-examination», dans Peter Edbury (éd.), *Crusade and Settlement*, Cardiff, University College Cardiff Press, 1985; Thorau, *The Lion of Egypt: Sultan Baybars I and the Near East in the Thirteenth Century*, Londres/New York, Longman, 1992; Robert Irwin, «The Mamluk Conquest of the County of Tripoli», dans Peter Edbury (éd.), *Crusade and Settlement*, Cardiff, University College Cardiff Press, 1985, p. 246-250; Thorau, «Gunpowder and Firearms in the Mamlūk Sultanate Reconsidered», dans Michael Winter et Amalia Levanoni (éd.), *The Mamluks in Egyptian and Syrian politics and society*, Brill, Leiden, 2004, p. 117-139; Reuven Amitai, *Mongols and Mamluks: the Mamluk-Ilkhanid War, 1260-1281*, New York, Cambridge University Press, 1990; Amitai, «The Logistics of the Mongol-Mamlūk War, with Special Reference to the Battle of Wādī 'l-Khaznadār, 1299 C. E.», dans John H. Pryor (éd.), *Logistics of Warfare in the Age of the Crusades. Proceedings of a Workshop at the Centre for Medieval Studies, University of Sydney, 30 September to 4 October 2002*, Aldershot, Ashgate, 2006, p. 25-42; Amitai, «Mongol Raids into Palestine (A. D. 1260 and 1300)», dans Reuven Amitai (éd.), *The Mongols in the Islamic Lands. Studies in the History of the Ilkhanate*, Aldershot, Ashgate/Variorum, 2007, partie VIII, p. 236-255; Amitai, «'Ayn Jālūt Revisited», dans Reuven Amitai (éd.), *The Mongols in the Islamic Lands. Studies in the History of the Ilkhanate*, Aldershot, Ashgate/Variorum, 2007, partie IX, p. 119-150; Amitai, «Northern Syria between the Mongols and the Mamluks: Political boundary, military frontier, and ethnic affinities», dans Reuven Amitai (éd.), *The Mongols in the Islamic Lands. Studies in the History of the Ilkhanate*, Aldershot, Ashgate/

Variorum, 2007, partie XIV, p. 128-152; Amitai, « Whither the Ilkhanid Army? Ghazan's First Campaign into Syria (1299-1300) », dans Reuven Amitai (éd.), *The Mongols in the Islamic Lands. Studies in the History of the Ilkhanate*, Aldershot, Ashgate/Variorum, 2007, partie XV, p. 221-264; Amitai, *Holy War and Rapprochement. Studies in the Relation between the Mamluk Sultanate and the Mongol Ilkhanate (1260-1335)*, Turnhout, Brepols, 2013; Kate Raphael, *Muslim Fortresses in the Levant between Crusaders and Mongols*, Londres/ New York, Routledge, 2011; David Nicolle, *Late Mamlūk Military Equipment*, Damas, Presses de l'Ifpo, 2011; Nicolle, *Mamluk 'Askari 1250-1517*, Oxford/ New York, Osprey, 2014.

4. Le débat concernant la supériorité militaire des Mamelouks sur les Mongols est parmi le plus important. Pour John Masson Smith, l'armement, l'entraînement, les compétences guerrières, les archers ainsi que les chevaux des Mamelouks furent de meilleure qualité et supérieurs à ceux des Mongols. Il pense que la société sédentaire dans laquelle vécurent les Mamelouks, contrairement à celle nomade des Mongols, fut avantagée par un vrai « support professionnel des soldats », ainsi que par une fabrication d'armes de bien meilleure qualité, notamment pour l'archerie. En effet, les arcs et les flèches étaient fabriqués par des artisans, soit sur demande personnelle spécifique, soit sur ordre des autorités responsables des arsenaux du gouvernement. R. Amitai réfute l'idée de la supériorité militaire mamelouke bien qu'il soit d'accord avec l'existence de certaines différences dans les armes, les chevaux et les tactiques. Sur le plan de la qualité de l'armement des Mongols, il cite les informations rapportées par Jean de Plan Carpin, William de Rubruck, Thomas de Spalato et Marco Polo qui, au cours de leur voyage dans l'empire mongol, décrivent les soldats mongols portant sabre, bouclier, hache, masse d'arme, casque et arc, autrement dit, un équipement complet. Son second argument est, qu'ayant conquis un vaste empire, les Mongols contrôlèrent les grands centres urbains de civilisation qui ont sûrement influencé la qualité et la variété des armes qu'ils portaient. En ce qui concerne les chevaux, les Mongols ilkhanides, qui contrôlèrent la Perse, pouvaient désormais suppléer le fourrage de leurs chevaux en le renforçant par d'autres pâturages provenant de terres cultivées ou de grains collectés par le biais de taxes. Quant à la qualité et à la rigueur de l'entraînement des Mamelouks, R. Amitai pense que ces derniers ne recevaient pas tous le même type d'entraînement. Les mamelouks royaux étaient très bien entraînés tandis que les mamelouks des émirs, eux, recevaient une formation militaire inférieure. Pour lui, les échecs mongols ne peuvent s'expliquer uniquement pour des raisons militaires. Il faut prendre en considération des raisons politiques (guerres civiles chez les Mongols ilkhanide), géopolitiques (le conflit avec le Khanat de la Horde d'Or) ou encore sociales. Voir Smith, « 'Ayn Jālūt: Mamluk Success or Mongol Failure ? », *loc. cit.*, p. 307, 320-326, 331, 334; Amitai, *Mongols and Mamluks*, *op. cit.*, p. 71-72, 210-217, 229.
5. Né vers 1167 et mort le 25 août 1227, il est le fondateur de l'empire mongol. Il régna sur de larges territoires de l'Asie, incluant une grande partie de la Chine et de la Russie. Après sa mort, ce sont ses fils et petit-fils qui continuèrent l'expansion de l'empire aussi bien vers l'est que l'ouest. Il est connu pour avoir été un chef de guerre sanguinaire n'hésitant pas à raser des villes et à massacrer des populations entières. Pour plus d'informations sur ce personnage voir René Grousset, *Le*

- conquérant du monde : la vie de Gengis-khan*, Paris, Albin Michel, 2008 ; Leo de Hartog, *Gengis Khan the Conqueror of the World*, Londres, I. B. Tauris, 1989.
6. Titre que portaient les gouverneurs du Khwarezm (province située sur le cours inférieur de l'Oxus) depuis le XI^e siècle jusqu'aux invasions mongoles. C'est 'Alā al-Dīn Muhammad qui fut le premier souverain du Khwarezm à faire face aux attaques de Gengis Khan, avant que son fils Jalāl al-Dīn ne lui succède et continue la lutte durant quelques années. Pour plus d'informations sur cette dynastie, voir Jean-Paul Roux, *Histoire des Turcs*, Paris, Fayard, 1984, p. 193-197 ; Clifford Edmund Bosworth, «The Political and Dynastic History of the Iranian World (A. D. 1000-1217)», dans John Boyle (éd.), *The Cambridge History of Iran. Volume V, The Saljuq and Mongol Periods*, Cambridge, Cambridge University Press, 1968, p. 185-202.
 7. Timothy May, *The Mongol Conquests in World History*, Londres, Reaktion Book, 2012, p. 48 ; David Morgan, *The Mongols*, Oxford, Blackwell Publishing, 2007, p. 123.
 8. Né en 1217, il est le petit-fils de Gengis Khan. C'est lui qui conquiert la Perse et l'Irak et fonda la dynastie des Ilkhanides qui régna sur la région. Hulagu parvint à conquérir la Syrie pour un temps avant qu'il retourne en 1260 en Mongolie pour régler les problèmes de succession à la suite de la mort de son frère Möngke Khan. L'armée qu'il laissa en Syrie sous le commandement de son général Kitbugha fut vaincue par les Mamelouks à la bataille de 'Ayn Jalūt le 3 septembre 1260. Hulagu revint en Iran essayant de venger cet affront, mais des luttes intestines avec la Horde d'Or l'empêchèrent de réaliser la poursuite de ses conquêtes comme il le souhaitait. Il mourut le 8 février 1265.
 9. Les mots et noms propres arabes ont été translittérés. Les voyelles longues sont signalées par un trait au-dessus des voyelles concernées (ā, ū, ī). Le ḥ se prononce comme le h dans «hospital» en anglais ; les lettres ṣ/ṭ/ẓ sont emphatiques. Le signe «'» correspond à la consonne fricative pharyngale voisée «'ayn» (ع) qui n'a pas d'équivalent en français.
 10. Sur les conquêtes mongoles, voir Barthold, *Turkestan down to the Mongol invasion*, Londres, Luzac, 1958, p. 381-452 ; David Morgan, *The Mongols*, New York, B. Blackwell, 1986, p. 61-183 ; Stephen Turnbull, *Gengis Khan & the Mongol Conquests 1190-1400*, New York, Routledge, 2003 ; Timothy May, *The Mongol Conquest in World History*, Londres, Reaktion Books, 2012.
 11. L'appellation mamelouk vient de la racine م ل ك (*ma-la-ka*) pouvant signifier «contrôler», «gouverner», «posséder», «régner sur» ou encore «garder/prendre en sa possession». Son participe passif كولىم (*mamlūk*) et son pluriel كىلالم (*mamālīk*), signifient littéralement «chose possédée» autrement dit, dans notre contexte, l'esclave militaire. Les Mamelouks sont originaires pour la plupart du Kipchak, une région steppique s'étendant du sud-ouest de la Sibérie jusqu'au nord de la mer Noire en passant par le mer Caspienne et le nord du Caucase. Une fois ramené de sa terre d'origine et vendu, le jeune mamelouk était placé dans une *ṭabaqa* (caserne) où il commençait tout d'abord à apprendre les préceptes de l'Islam. Après cette instruction religieuse, la jeune recrue suivait pendant des années une rude formation militaire. Au cours de celle-ci, il apprenait à maîtriser tout type d'arme, aussi bien à terre qu'à cheval, par le biais de séances d'entraînements physiques régulières et très intenses. Tout ce programme d'entraînement et de préparation militaire faisait du jeune mamelouk, après son affranchissement, un soldat prêt à combattre sur n'importe quel champ de bataille et contre n'importe quel type d'ennemi. Il est important de

noter que toute cette formation, d'abord religieuse puis militaire, se faisait sous l'œil attentif d'enuques qui étaient l'élément dominant du personnel militaire et participaient activement à l'éducation des jeunes mamelouks et au maintien d'une discipline de fer au sein des casernes. Voir David Ayalon, «Mamlūk», *Encyclopédie de l'Islam*, Leyde, Brill, 1960-2005. (2^e édition); David Ayalon, «L'esclavage du Mamelouk», *The Mamlūk Military Society*, Londres, Variorum, 1979; Hassanein Rabie, «The Training of the Mamlūk Fāris», dans Vernon J. Parry et Malcom. E. Yapp (éd.), *War, Technology and Society in the Middle East*, Londres, Oxford University Press, 1975, p. 153-163.

12. La majorité des sources mentionne le nombre de mille cinq cents hommes issus de différentes garnisons de Syrie contre six mille cinq cents Mongols.
13. Celle de Wādī al-Khāzindār en 1299.
14. Amitai, *Mongols and Mamluks*, *op. cit.*, p. 202-207; Raphael, *Muslim Fortresses*, *op. cit.*, p. 210-211. Cette stratégie défensive mise en place par les Mamelouks consistait en une série de places fortes situées au nord et au nord-est de la Syrie le long de l'Euphrate, en la présence de plusieurs garnisons mobiles dans la région frontalière, en plus des patrouilles des tribus bédouines arabes et turcomanes. La tactique de la terre brûlée pouvait être aussi pratique.
15. Voir *supra* note 4.
16. Art militaire composé de diverses traditions équestres et guerrières (arabes, turques, perses et byzantines). Il fut institué sous les Abbassides et suscita un très grand engouement à l'époque mamelouke aussi bien chez les militaires, les lettrés que les théologiens. La *fūrūsiyya* se divise en plusieurs branches (lance, archerie, sabre, etc.), chacune possédant plusieurs maîtres.
17. David Ayalon, *The Mamlūk Military Society*, Londres, Variorum, 1979, p. 1.
18. *Ibid*, p. 3.
19. Abbès Zouache, *Armées et combats en Syrie de 491/1098 à 569/1174. Analyse comparée des chroniques médiévales latines et arabes*, Damas, Ifpo, 2008, p. 79.
20. Shihab al-Sarraf, «Évolution du concept de fūrūsiyya et de sa littérature chez les Abbassides et les Mamlouks», dans *Chevaux et cavaliers arabes dans les arts d'Orient et d'Occident*, Paris, Gallimard/Institut du Monde Arabe, 2002 p. 67; al-Sarraf, «Mamluk Fūrūsiyah Literature and Its Antecedents», *Mamluk Studies Review*, vol. 8, n°1, 2004, p. 142-143; Abbès Zouache, «Théorie militaire, stratégie, tactique et combat au Proche-Orient (V^e-VII^e/XI^e-XIII^e siècles). Bilan et perspectives», dans Abbès Zouache et Mathieu Eychenne (dir.), *La guerre dans le Proche-Orient médiéval. État de la question, lieux communs, nouvelles approches*, Le Caire, Ifao/Ifpo, 2015, p. 84.
21. Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, Paris, Economica, 2011, p. 319.
22. À l'instar de celui du chroniqueur persan Jūzjānī qui rapporte que l'armée de Gengis Khan comptait entre 700 000 et 800 000 hommes lors de la campagne contre le Khwarezm. Cité dans David Morgan, «Mongols», *Encyclopédie de l'Islam*, http://referenceworks.brillonline.com/prext.num.bulac.fr/entries/encyclopedie-de-l-islam/mongols-COM_0763?s.num=1&s.f.s2_parent=s.f.cluster. Encyclopaedia+of+Islam&s.q=Mongols (page consultée le 20 mai 2016)
23. David Morgan, «The Mongols in Syria, 1260-1300», dans Peter Edbury (éd.), *Crusade and settlement*, Cardiff, University College Cardiff Press, 1985, p. 232.

24. Ibn Taymiyya, *Al-risālat al-Qubrūsiyya*, trad. fr. Jean Michot, *Lettre à un croisé*, Lyon, Académie/Tawhid, 1995, p. 189. Ibn Taymiyya a pris part, entre autres, aux pourparlers avec Ghazan lors de l'occupation de la Syrie par les troupes mongoles, après leur victoire sur les Mamelouks à la bataille de Wādī al-Khāzindār de 1299 et à la bataille de Saqḥab en 1303 remportée par les Mamelouks.
25. Identifié par Georges Scanlon comme étant Umar Ibn Ibrāhīm al-Awsī al-Anṣārī. Voir Georges Scanlon, *A Muslim Manual of War, Being Tafrīḡ al-kurūb fī tadbīr al-ḥurūb by 'Umar Ibn Ibrāhīm al-Awsī al-Anṣārī*, Le Caire, American University Press, 1961.
26. Muḥammad al-Rashīdī, *Tafrīj al-kurūb fī tadbīr al-ḥurūb [La dissipation des soucis dans la conduite des guerres]*, éd., 'Ārif Aḥmad 'Abd al-Ghanī, Dār Kinān, Damas, 1995, p. 95. «أدوا أسودرك جوقلا نوكي نأ نوداتعم لكرُتلا نم لُغْملا و» . «ودعلا اوعبادتيل يتكلا تميطعلا قَبْرَدلا لكَذِب مءلو .وجرلاو تمَيَزَدلا مءنم دحاو لك ىلع عنتم يءو .ودعلا اوعبادتيل مءوي غل تسي ل»
27. Morgan, «Mongols», *loc. cit.* (page consultée le 20 mai 2016)
28. *Ibid.*
29. May, *The Mongol Art of War, op. cit.*, p. 28.
30. John Masson Smith, «Mongol Society and Military in the Middle East: Antecedents and Adaptations», dans Yaacov Lev (éd.), *War and Society in the Eastern Mediterranean 7th-15th Centuries*, Leiden/New York, Brill, 1997, p. 249.
31. Baybars al-Manṣūrī, *Kitāb al-tuḥfa al-mulūkiyya fī al-dawla al-turkiyya*, éd. 'Abd al-Ḥamid al-Ṣāliḥ Ḥamdān, Le Caire, al-Dār al-miṣriyya al-lubnāniyya, 1987, p. 43.
32. David Ayalon, «Studies on the Structure of the Mamluk Army», *Studies on the Mamlūks of Egypt (1250-1517)*, Londres, Variorum, 1977, partie III, p. 72.
33. *Ibid.*, p. 70-71.
34. Les principales forces auxiliaires de l'armée mamelouke étaient les Arabes bédouins, les Kurdes et les Turcomans présents en Syrie. Pour plus d'informations sur ces troupes auxiliaires, voir David Ayalon, «The Auxiliary Forces of the Mamluk Sultanate», *Islam and the Abode of the War. Military Slaves and Islamic Adversaries*, Londres, Variorum, p. 13-37 et Reuven Amitai, *Mongols and Mamluks: the Mamluk-Ilkhānid War, 1260-1281*, New York, Cambridge University Press, 1990, p. 64-69 pour les Arabes bédouins, p. 69-71 pour les Turcomans et p. 30 pour les Kurdes Shahrazūri.
35. Ibn Shaddād, *Ta'rikh al-Malik al-Zāhir*, éd., Ahmad Ḥuṭayṭ, Beyrouth, al-Ma'had li-l-'ab'āṭ al-sharqiyya, 1983, p. 312.
36. Al-Dhahabī, *Ta'rikh al-Islām*, éd., 'Umar 'Abd al-Salām al-Tadmurī, Beyrouth, Dār al-kitāb al-'arabī, 1990-2000, vol. 52, p. 70.
37. Ibn Shāhīn al-Zāhirī, Khalīl, *Zubbat kaṣf al-mamālik wabayān al-ṭurūq al-masālik*, éd., Ernest Leroux, Paris, Imprimerie nationale, 1894, p. 105.
38. John Masson Smith est d'avis que l'armée mongole était composée de deux tumens, tandis que celle mamelouke, très proche à cette époque de celle de l'armée de la fin de l'époque ayyoubide, fut d'environ de 12 000 hommes. En se basant sur les effectifs de l'armée ayyoubide des dernières années de la dynastie, Erik Hildinger estime l'armée mamelouke entre 10 000 et 12 000 hommes, sans compter les troupes auxiliaires (Arabes bédouins, Kurdes et Turcomans). Il propose l'effectif de 10 000 hommes pour l'armée mongole, ajoutant à cela les troupes arméniennes et ayyoubides de Syrie, mais affirme que, dans tous les cas, celle-ci fut moins

- importante que celle mamelouke. Pour Reuven Amitai, contrairement à l'armée mongole pour laquelle les sources donnent des informations sur son effectif, il est impossible de chiffrer avec précision celui de l'armée mamelouke. Il réfute les idées de J. M. Smith évoquées; pour lui l'armée mongole ne fut composée que d'un seul tumen et non de deux, le chiffre de douze mille hommes pour l'armée mamelouke ne peut être fiable étant donné qu'il n'est cité que par une seule source, en l'occurrence Ibn Waṣṣāf. Peter Thorau estime, quant à lui, que l'armée mamelouke ne pouvait dépasser les 15 000-20 000 hommes et que l'armée mongole devait compter entre 10 000 et 20 000 soldats. Smith, *loc. cit.*, p. 308, 311-313; Erik Hildinger, *Warriors of the Steppe. A Military History of Central Asia 500 B. C to 1700 A. D.*, Cambridge, Da Capo Press, 2001 p. 161-162; Amitai, « 'Ayn Jālūt Revisited », *loc. cit.*, p. 123, 127; Thorau, « The Battle of 'Ayn Gālūt: a Re-examination », *loc. cit.*, p. 239.
39. Abū Sa'īd al-Sha'rānī al-Harthamī, *Mukhtaṣar fī siyāsat al-ḥurūb*, éd. 'Arif Aḥmad 'Abd al-Ghānī, Damas, 1995, p. 42.
 40. *Ibid.*, p. 42.
 41. Muḥammad al-Raṣīdī, *Tafriḥ al-kurūb*, *op. cit.* p. 64.
 42. *Ibid.*, p. 67.
 43. Reuven Amitai, « Mongol Imperial Ideology and the Ilkhanid War against the Mamluks », dans R. A. Preiss et D. Morgan (éd.) *The Mongol Empire and its Legacy*, Leiden, 1998, p. 62-63; Amitai, *Holy War and Rapprochement*, *op. cit.* p. 16-17.
 44. Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, Paris, Economica, 2011, p. 319.
 45. Ibn Aybak al-Dawādārī, *Kanz al-durar wa jāmi' al-ḡurar*, al-Ma'had al-Ālmānī lilāthar bi-l-Qāhira, Le Caire, 1971-1982, vol. 10, p. 132.
 46. Sur les chevaux des Mamelouks, voir Agnès Carayon, *La Furūsiyya des Mamlūks: une élite sociale à cheval (1250-1517)*, thèse inédite, Aix-en-Provence, Université de Provence Aix-Marseille, 2012, p. 242-289; Mehdi Berriah, « Le cheval arabe chez les Mamelouks, entre pragmatisme, symboles et représentations », *Arabian Humanities*, n° 8, 2016. (à paraître)
 47. Berriah, *Stratégie et tactique*, *op. cit.*, p. 175-185.
 48. Zouache, *Armées et combats en Syrie*, *op. cit.* p. 846-848.
 49. Souverain d'origine turque qui régna sur la Syrie de 1146 à 1174.
 50. *Ibid.*, p. 875-876.
 51. Oncle de Saladin. Il accompagna ce dernier lorsqu'il fut envoyé par Nūr al-Dīn al-Zanki en Égypte en 1167.
 52. *Ibid.*, p. 856-857.
 53. Berriah, *Stratégie et tactique*, *op. cit.*, p. 185-186.
 54. Ibn 'Abd al-Zāhir, *al-Rawḍ al-zāhir fī sirat al-Malik al-Zāhir Baybars*, éd. 'Abd al-'Azīz Riyad, Khuwayter, 1976, p. 460; Baybars al-Manṣūrī, *Zubdat al-fikra fī riḥ al-hijra*, *History of the Early Mamluk Period*, éd. Donald Richards, Berlin, Das Arabische Buch, 1998, p. 198.
 55. Abū Sa'īd al-Sha'rānī al-Harthamī, *Mukhtaṣar fī siyāsat al-ḥurūb*, éd. 'Arif Aḥmad 'Abd al-Ghānī, Damas, 1995, p. 40.
 56. Baybars al-Manṣūrī, *Zubdat al-fikra...op. cit.*, p. 198.
 57. Shihab al-Sarraf désigne le *mayādīn* comme « la technique d'un combat collectif simulé entre deux équipes de lanciers, s'exécutant suivant le tracé

- d'une course». Voir Shihab al-Sarraf, «Mamlūk Furūsīyah...», *op. cit.*, p. 172-174. Dans son *Kitāb al-furūsīyya wa al-manāshib al-ḥarbiyya*, Najm al-Dīn Ḥasan al-Rammāh consacre quelques pages au *mayādīn* dits royaux. L'auteur du *Nihāyat al-su'l* enseigne au cavalier la procédure à suivre pour exécuter cet exercice correctement et présente le dessin de treize tracés de courses différents dans lesquels peuvent se dérouler les combats simulés. Najm al-Dīn Ḥasan al-Rammāh, *al-Furūsīyya wa al-manāshib al-ḥarbiyya*, éd. Fāruq Aslīm, Abu Dhabi, Zayed Center for Heritage & History, 2007, p. 197-202; Al-Aqsrā'ī al-Ḥanafī, *Nihāyat al-su'l wa al-'ummiyya ft ta'alum a'māl al-furūsīyya*, éd. Khālid Aḥmad al-Suwaydī, Damas, Dār Kinān, 2009, p. 173-182.
58. Citons en quelques-uns: *maydān ifranjī, ḥalqa ḥiḥ al-fāris, al-kullāb al-muthannā, ṣufūf al-mudakhāla, ṣufūf al-muṭārada, ṣufūf al-mubārāza, ṣufūf al-dukhūl, maydān al-aṣl*. Lājīm al-Tarābulṣī, *Tuḥfat al-mujāhidīn ft l-'amal bi l-mayādīn*, Mss. or. fol. 588, Staatsbibliothek Berlin, f. 40a, 41b, 42b, 43a/b, 44a/b.
59. Claude Cahen, «La campagne de Mantzikert d'après les sources musulmanes», *Byzantion*, t. IX, 1934, p. 613-642; David Nicolle, *Manzikert, 1071: the Breaking of Byzantium*, Oxford, Osprey, 2013.
60. Al-Nuwayrī, *Nihāyat al-arabftfunūn al-adab*, éd. Fahīm Muḥammad, Le Caire, 1975-1998, vol. 31, p. 242.
61. Sur cette bataille, voir les deux articles d'Amitai, «The Logistics of the Mongol-Mamlūk War, with Special Reference to the Battle of Wādī 'l-Kḥaznadār, 1299 C. E», *loc. cit.*, p. 25-42 et «Whither the Ilkhanid Army? Ghazan's First Campaign into Syria (1299-1300)», *loc. cit.*, p. 221-264.